

La Cabane Perchée® a été créée par **Alain Laurens**.
Premier constructeur de cabanes en France,
La Cabane Perchée® a construit, depuis 20 ans,
plus de 500 cabanes à travers le monde.

« Chaque cabane est une pièce unique, puisque c'est l'arbre
qui nous accueille qui décide de sa place et de son dessin. »

ALAIN LAURENS



www.la-cabane-perchee.com

Passionné de cabanes, l'illustrateur **Daniel Dufour** en a croqué
plusieurs centaines, dont les plus emblématiques sont réunies ici.

Introduit par l'écrivain voyageur **Sylvain Tesson**,
cet ouvrage dévoile en croquis et aquarelles les multiples
formes que peut prendre une cabane, de la simple
plateforme aménagée au château fort multineveau.



SYLVAIN TESSON · DANIEL DUFOUR

Des cabanes dans les arbres

LES ÉDITIONS DU PACIFIQUE

SYLVAIN TESSON · DANIEL DUFOUR

Des cabanes dans les arbres



LES AUTEURS

Né en 1972, **Sylvain Tesson** est écrivain voyageur, auteur notamment de *Une vie à coucher dehors* (prix Goncourt de la nouvelle), *Dans les forêts de Sibérie* (prix Médicis essai) et *Berezina* (prix des Hussards, prix de la page 112). Grand amateur d'ascension et de nature, il s'est saisi avec bonheur et talent de la thématique des cabanes perchées.

L'entreprise d'**Alain Laurens**, www.la-cabane-perchee.com construit des cabanes dans les arbres depuis 20 ans. Plus de 500 ont été réalisées dans 15 pays, sans jamais enfoncer un clou dans un arbre ni couper une grande branche.

L'AQUARELLISTE

Directeur artistique chez Vogue, puis dans les grandes agences de publicité, **Daniel Dufour** était aussi peintre (notamment de Noirmoutier) et illustrateur. Il a publié plusieurs ouvrages, chez Gallimard, aux éditions de La Martinière et aux éditions Coiffard à Nantes.



www.leseditionsdupacifique.com

Des cabanes dans les arbres

Introduction - Sylvain Tesson

Illustrations - Daniel Dufour

Textes - Alain Laurens



© Corine Dufour, 2019 et La Cabane perchée, 2019 pour les illustrations.

© Sylvain Tesson, 2019 pour la préface.

© Les Éditions du Pacifique, 2019

Dépôt légal : octobre 2019

ISBN : 978-2-87868-254-0

Les Éditions du Pacifique

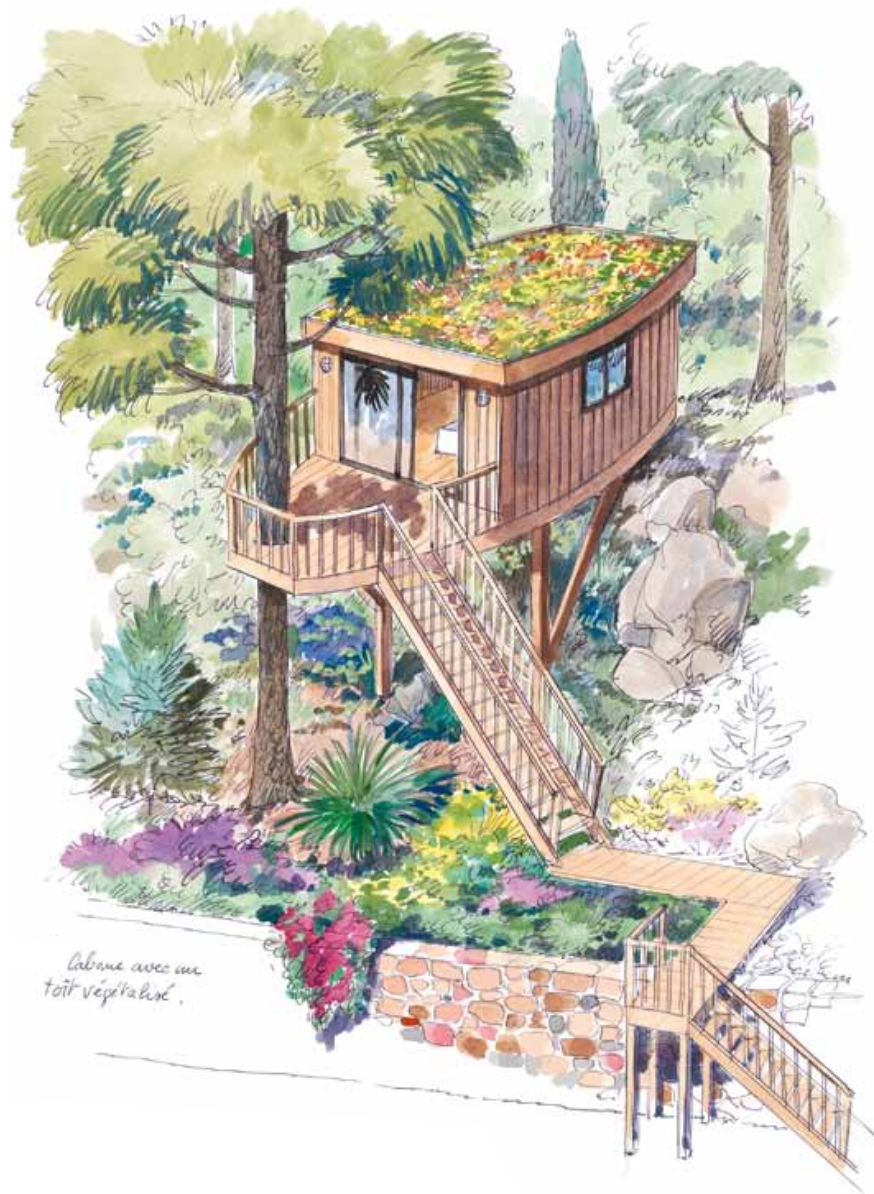
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

www.leseditionsdupacifique.com

LES ÉDITIONS DU PACIFIQUE







L'ARBRE DE TRANSMISSION

SYLVAIN TESSON

En février 1952, la princesse Élisabeth, fille de George VI, séjournait en Tanzanie accompagnée du prince Philippe, son mari. Le six février, elle grimpa dans l'un des luxueux lodges de bois aménagés dans les branches des figuiers de l'hôtel de Treetops, au cœur du parc national de Tarangire. Alors qu'elle attendait le passage des éléphants de la savane, son altesse de père mourrait en plein sommeil, à Buckingham Palace. La couronne changea de tête en cet instant précis par la grâce des lois de la descendance. La presse mondiale trouva dans l'anecdote l'occasion de faire des phrases. Élisabeth était montée dans un arbre en princesse, elle en redescendait en reine.

Enfant, cette histoire m'enchantait. Je me persuadais que les arbres recelaient un pouvoir magique dont chacun pouvait tirer bénéfice en demeurant quelque temps à leur sommet. Je passais des heures dans les tilleuls, les cèdres, les peupliers de l'Île-de-France. Dans mon esprit, il n'y avait pas de raison que ce qui était arrivé à la princesse Élisabeth n'advînt pas à un petit garçon. Il allait de soi qu'on m'annoncerait une magnifique nouvelle lorsque je descendrais de mon perchoir. Hélas, rien ne m'arriva jamais de semblable et mon agilité gagna davantage à ces théories scabreuses que ma scolarité.



Plus tard, la lecture du *Baron perché* d'Italo Calvino me procura une autre indication sur le pouvoir des arbres. Le petit Côme, héros du roman de 1957, se réfugie dans un chêne vert pour se dérober à la sévérité de ses parents. Il n'en descendra jamais et se composera, là-haut, entre terre et ciel, passant d'arbre en arbre, une vie de solitude, de liberté et de fantaisie mêlées. Ainsi donc, après m'être apparus comme des êtres surnaturels irradiant d'un rayonnement mantique, les arbres se dressaient à présent comme des refuges pour enfants en délicatesse avec l'autorité.

Longtemps, cette idée de la double vertu de l'arbre – patrie magique et royaume d'exil – ne me quitta pas. Après l'enfance, je continuai à grimper dans les frondaisons, à y installer mes hamacs pour y passer la nuit, à me tenir en équilibre sur une fourche, dans l'air du soir. Dès que je voyais un arbre se dresser devant moi, je ne sais quelle étrange distorsion du regard ou quel dérèglement de l'esprit, me commandaient de l'escalader. Quand j'appris que le Bouddha avait accédé à l'Éveil intégral en méditant au pied d'un arbre, je compris que je n'atteindrais jamais à la sagesse, ayant toujours l'envie de grimper le tronc, mais jamais de m'asseoir contre lui, fût-il celui d'un majestueux pipal de la plaine gangétique.

Hélas en grandissant, je compris que l'homme ne pouvait vivre éternellement dans les arbres. La lecture de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin m'en confirma l'intuition. Ce fut une chute pénible. Darwin insistait : nous avons fourni des efforts gigantesques pour nous arracher à notre destin de primate. Nous étions descendus des canopées, notre cerveau avait grossi. Loin des arbres, nous étions devenus ce que nous étions.

Historiquement, retourner là-haut constituait donc un contresens. Moralement, c'était une défaite. Socialement, une position intenable.

Seule une princesse d'Angleterre pouvait s'en trouver grandie. Devenir adulte, c'est s'apercevoir qu'on ne pourra pas être fidèle à ses rêves d'enfant. Comme tout le monde, je regagnais donc le sol, et devins une grande personne, c'est-à-dire que je fis semblant de ne plus être un singe. L'adieu aux arbres, destin de l'homme.

Et voilà que je découvre les « cabanes perchées » d'Alain Laurens et Daniel Dufour. Voilà qu'un entrepreneur propose de repeupler les frondaisons ! Il réalise le rêve des enfants, des libertaires et inverse le mouvement de l'évolution darwinienne. Contre l'avis des experts (toujours prompts à trouver les raisons de ne pas faire les choses), Laurens a fondé un atelier de conception de cabanes légères, élégantes, qui semblent des extensions de l'arbre et s'harmonisent parfaitement aux houpriers. Il s'est entouré d'un artiste visionnaire, Daniel Dufour, et d'un charpentier, Ghislain André. Depuis, l'atelier a produit et installé plus de cinq cents cabanes dans les arbres du monde entier.

Partout, dans les parcs, les jardins, les forêts de Normandie, d'Amérique, de Provence, d'Île-de-France, les plateformes sont hissées dans les platanes, les chênes, les pins parasol. Tout arbre est support, c'est l'arbre qui dessine. Toute essence permet l'existence. Pas un clou ne blesse l'arbre, tout se rivète, s'enclasse, se contrebalance. L'harmonie, c'est quand les choses tiennent sans douleur. L'arbre sert de structure porteuse et sa forme déterminera la silhouette de la construction. Le tronc constitue la colonne, le point d'appui, la rampe d'accès ou le pilier de soutènement. Les cabanes empruntent tour à tour à la pagode, au poste de guet, au nid des oiseaux tisserands, à la hune des navires, au sémaphore, au mirador, à l'échauguette féodale ou à la palombière basque. Perchoirs gracieux, arrimés à une dizaine de mètres du sol, intégrés à la végétation, elles offrent à leur propriétaire une cellule de méditation, un abri pour les rêves. Certaines cabanes se confondent au feuillage, d'autres prolongent la forme des branches. Elles ont l'air du propre fruit des arbres qui les accueillent.

La cabane perchée est l'incarnation d'un paradis perdu. On s'y retire, on y respire, on y séjourne, on se tient à la hauteur de ses rêves, à quelques mètres de la terre, pas trop loin quand même, mais suffisamment haut pour que le ressac du monde ne vous atteigne pas. La nacelle d'un ballon immobile flotte dans les feuillages.

Vivre en cabane est la version profane de la retraite érémitique des Pères du désert. Dans les grottes du mont Athos grec, au sommet des tours de pierre des Météores de la Thessalie, ou dans les parois du Wadi el-Natrun égyptien, des hommes du Dieu chrétien firent le choix de la vie retirée. Des fresques byzantines représentent des corps décharnés domiciliés dans les cavernes. Jacques Lacarrière avait décrit l'aventure spirituelle de ces anachorètes dans un beau livre intitulé *Les Hommes ivres de Dieu*. On y croisait des êtres hallucinés qui choisissaient de mourir au monde, s'enfonçaient dans le désert, gagnaient des cavités, s'y desséchaient lentement, offrant leur âme à Dieu, leur temps à la prière, se nourrissant de lézards et suçant l'eau de la pluie. Les années passaient, scandées de psaumes. Les barbes poussaient, les côtes saillaient. Ces forçats de la foi – demi-saints, demi-spectres – ne voulaient plus de la terre mais ne pouvaient pas encore prétendre au ciel. Ils avaient trouvé dans l'érémitisme troglodyte une station médiane, un royaume intermédiaire. Cette position d'entre-deux, ouverte à la connaissance de soi-même, à l'armistice avec le temps et la contemplation de la beauté est celle de la cabane perchée. Mais la cabane offre une option moins douloureuse, plus hédoniste, débarrassée de la radicalité mystique. Quant aux cabanes perchées d'Alain Laurens et Daniel Dufour, elles sont le stade suprême du mariage de l'esthétique avec l'éthique de la vie naturelle. Elles offrent la retraite mais refusent le dolorisme. La cabane, cellule monastique du civil, n'invite pas à renoncer au monde réel mais à prononcer un « oui » nietzschéen à la vie.

Là-haut, dans le balancement des branches, on s'inventera une vie réduite à quelques gestes, on repliera ses heures autour de quelques pen-

sées, on ne laissera rentrer que celui qu'on attend. On s'entourera d'objets choisis dont les aquarelles de Daniel Dufour donnent de minutieuses illustrations. Il y aura des livres pour n'être pas seul, du thé pour n'avoir pas soif, de la gnôle pour les hautes pensées, un couteau pour les gestes courants. Surtout – c'est l'élément principal – il y aura une fenêtre devant laquelle s'écouleront les heures. Car vivre dans la cabane, c'est habiter devant un paysage et demander au temps d'y imprimer ses infinies nuances. Quiconque gagne une cabane s'apaise : il cessera d'exiger que le défilement de l'espace apporte un perpétuel jaillissement d'imprévisibles nouveautés. La cabane est le lieu logique où aboutit le voyageur compulsif, après des années d'errance. Fatigué par le chant du monde et la poussière des pistes, il demande à un arbre d'élection de lui procurer la paix. La cabane, c'est le temps retrouvé une fois choisi le lieu. Terminus! Tout le monde monte!

Il y a un danger. Celui de ne jamais vouloir redescendre. Certes, des escaliers, échelles, colimaçons et autres volées de bois vert sont prévus, mais nul ne sait si, une fois monté, il aura envie de revenir à terre. Nul doute que les visiteurs des cabanes perchées seront atteints du syndrome de Cortès consistant à brûler ses vaisseaux pour se débarrasser de la tentation du demi-tour. « Je frémis à la pensée que je devais retourner dans la vie », écrit Nerval dans *Aurélia*. Que les heureux possesseurs d'une cabane perchée se méfient ! Un jour frémiront-ils peut-être à l'idée de regagner le plancher des hommes qui sont des vaches. Alors, ils tireront l'échelle.

Et si les cabanes perchées dans les arbres (ou dissimulées dans les roseaux) constituaient une proposition politique? Contemplant les aquarelles de Daniel Dufour, je me souviens des pages de l'Américain Henry David Thoreau consacrées à son séjour dans les bois de Wal-



den. À l'abri de sa cabane, il composa une puissante philosophie de la vie dans les bois. Son royaume n'était pas perché mais sis au bord de l'étang de Walden. Thoreau avait compris que s'éclipser vous soustrayait aux règles du parc humain. Mais pas de méprise! Sa cabane ne s'apparentait pas une planque de marginal (ou un bidonville de zadiste). C'était un palais de refuznik. Celui-ci obéit aux lois par lui-même choisies, il se conforme au rythme de la nature.

Deux solutions s'offrent à l'homme en lutte contre son époque. Il peut se révolter, prendre les armes, mettre le feu. Il deviendra un rebelle dûment identifié. La plupart du temps le pouvoir s'appuiera sur l'insurrection pour renforcer l'arsenal répressif et augmenter la troupe. Le rebelle professionnel deviendra ainsi l'idiot utile du dispositif central. Il finira en cabane, mais celle-ci sera un cachot.

Henry David Thoreau, Walt Whitman, Pete Fromm récemment, et quelques autres membres du peuple des forêts préconisent une autre voie : le mouvement rétractile plutôt que l'assaut frontal. Au lieu de s'opposer, ils se retirent. Par la volte-face, ils expriment la désapprobation. Opposés au système, ils ne tiennent pas à l'abattre. Ils n'ont rien à voir avec les affaires en cours, pas même assez pour s'y opposer. Ils préfèrent se retirer du grand jeu, c'est-à-dire du grand cirque. « Basta et adieu! », disent-ils. Leur cabane, postée en haut d'une falaise de marbre ou perchée dans un arbre de cent cinquante-deux ans devient alors le poste du refus. Depuis cette hune protégée de l'agitation se formule une critique vivante, se bâtit une œuvre d'opposant. Le mode de vie tient lieu de discours. La cabane incarne la doléance silencieuse et pacifique de l'esthète. Là, perché à la fourche d'un cèdre ou à l'abri d'une clairière, dans la sobriété de la vie et l'accord avec les humeurs du ciel, on pourra acquérir ce bien si précieux qu'aucun séjour parmi la foule n'autorise : la liberté.

Dans la tradition littéraire chinoise, cet usage de la cabane comme royaume intérieur connut une grande faveur. Poètes, sages et moines

venaient s'abreuver à la source du silence et du non-agir. Ils ne grimpaient pas dans les arbres aménagés par Alain Laurens mais leurs « poèmes de la cabane » auraient assurément pu constituer la devise des cabanes perchées. De Tao Yuanming (365-427) cet instantané : « Digne dans mon humble hutte, à mon aise je bois du vin et compose des poèmes, accordé au cours des choses, conscient de mon sort, n'ayant plus ainsi aucune arrière-pensée. » Et de Po Kiu-yi (772-846) ce vers limpide qui résume ce que l'on va chercher en gravissant l'échelle : « Le ciel me donne du temps, la terre m'a procuré le lieu, au bout du compte j'ai là ce que j'aime, que demanderais-je de plus. »

La cabane propose une manière d'habiter poétiquement le monde pour reprendre le célèbre vers d'Hölderlin dont personne n'a très bien su ce qu'il voulait dire mais fort bien senti ce qu'il pouvait signifier. La cabane, ce style de vie.

Les enfants le savent, ils ne sont pas fous. Ils construisent des cabanes pour échapper à une certaine lourdeur de la vie d'adulte, à ses contingences, ses exigences, ses impératifs, son réalisme. Pire, à son esprit de sérieux!

Dans nos temps globaux, troublés par le désordre et la confusion politique, la cabane demeure, fanal suspendu.

Le monde tourne, les hommes s'agitent, des barricades s'élèvent, l'ordre revient, on le menace à nouveau. La cabane fume toujours, immuable.

Les masses circulent, les glaces fondent, les containers voguent, les gouvernements tombent. Tout passe. La cabane se balance en haut du chêne, doux métronome.

Citoyens! avant de vouloir changer le monde, tournez les pages de ce livre, montez dans les arbres, construisez des cabanes!

Elles sont légères, elles sont fragiles, on les devine à peine, elles nous survivront.